

De l'hôpital de la Marine de Saïgon (1864)... ...À Bênh Viênn Nhi Đông 2 Grall de Hô Chi Minh Ville

Plus de 150 ans d'histoire partagée

Louis Reymondon (Bx 55)

Première Partie

La Rédaction du Bulletin n'a pas voulu manquer d'évoquer dans sa livraison de décembre 2016 le triste anniversaire de juillet 1976, où Henri Pelloux (Bx 56), assistant de médecine et dernier représentant de l'équipe médico-militaire peu à peu rapatriée, a signé avec le consul général de France le transfert officiel de l'hôpital Grall aux autorités vietnamiennes. Il raconte : *À notre surprise, un « pot » nous fut offert à l'issue, dans une ambiance sympathique mais triste pour moi.* C'est dire dans quel climat, il a amené nos couleurs : une page de notre histoire venait dignement de se tourner. Mais s'il y a eu un « avant », il y eut aussi un « après » : une coopération sincère et concrète dans le domaine de la santé et en langue française s'est poursuivie avec d'autres acteurs et se développe aujourd'hui, de plus en plus vivante et réciproque.

Que de choses à dire encore sur une histoire tourmentée mais digne des plus belles vertus de nos deux peuples ! Des thèses remarquables sur l'hôpital Grall ont été présentées par deux élèves de l'École du Service de Santé des Armées de Lyon-Bron, Alain Puidupin (1990) et Antoine Bouchard (1999) sous l'impulsion du MGI Louis-José Courbil. Nous y ferons de larges emprunts.

Un trait frappant de l'intelligence vietnamienne est d'avoir toujours su tirer le meilleur parti des apports étrangers bénéfiques malgré un rejet naturel de l'oppression des puissances occupantes. Ainsi de la Chine qui a laissé ses pratiques précieuses de la médecine traditionnelle, de la France dont les structures de soins, d'enseignement et de recherche demeurent et se développent du nord au sud du territoire.

Cette œuvre sanitaire de l'époque coloniale française a été initiée par les médecins de la Marine et les médecins du Corps de santé colonial créé en 1890 pour une mission



Saïgon. Hôpital Militaire 1925.

spécifique : la lutte contre les maladies tropicales et les actions de santé publique.

Dans ce contexte, on a pu voir surgir le pire et le meilleur. Et c'est à l'honneur du Service de Santé de la Marine d'avoir eu dans ses rangs un médecin comme Paul Vigné d'Octon qui, devenu homme politique, n'a pas ménagé ses efforts pour dénoncer au Parlement « les crimes coloniaux de la République ». Après la guerre 1914-1918, un tout jeune Vietnamien, Nguyen Ai Quoc (le futur Hô Chi Minh) demande à le rencontrer. De leur travail en commun à la Bibliothèque Nationale, celui qui conduira les guerres de libération de son pays, face à la France puis en résistance aux États-Unis, retient en exergue de son Manifeste, « Procès de la colonisation », l'une des citations critiques pertinentes de cet honorable médecin de la Marine qui a osé plaider à charge sans relâche, pour que tout l'honneur de la France ne soit pas terni par la honte de ces comportements coupables.

Mais il fallait d'abord que de telles ombres sinistres soient dénoncées pour que dans le

dernier ouvrage collectif de nos historiens modernes, *Histoire mondiale de la France*, Guillaume Lachenal, en général très critique, évoque l'action de « ces médecins sortis de l'École de Santé Navale de Bordeaux puis formés à la pathologie exotique par quelques mois de stage à l'école du Pharo à Marseille » et estime devoir conclure en citant Albert Calmette : *ils ont rendu l'œuvre de colonisa-*



À l'École du Pharo, 1961.

tion éminemment humanitaire. Nos collègues vietnamiens le reconnaissent et savent faire la distinction entre leurs exploiters et leurs sincères amis français, enseignants, médecins, savants et bâtisseurs estimés.

Au cours des guerres des Indépendances, face à la France et aux États-Unis et depuis la réunification de 1976, cette déontologie des médecins français ne s'est jamais démentie. Il nous faut évoquer leur engagement, sous des formes diverses, au cours de cette longue histoire partagée, et tenter de nous en inspirer fidèlement pour fixer les règles de nos échanges présents et à venir et tracer ensemble les voies de la protection des générations futures.

Ne laisse pas sécher l'encre du passé car elle écrira ton avenir ! (Proverbe vietnamien).

Médecins de la Marine et des Colonies dans l'ex-Indochine française (1)

Infrastructures sanitaires de la présence française en Indochine

Au cours des dernières décennies du XIX^e siècle et jusqu'à la deuxième guerre mondiale, la France réalisa en Indochine tout un système de santé publique d'un niveau probablement sans égal à l'époque du fait que son organisation s'appuyait sur des institutions parfaitement adaptées au terrain, dans cette vision à long terme qui caractérisait l'action médicale de notre pays dans ses colonies :

- Centres de santé, hôpitaux, création en 1905 de l'Assistance médicale Indochinoise.
- Instituts Pasteur pour développer les programmes de vaccination et de recherche : les premiers avec Albert Calmette, en 1891, à Saïgon et avec Alexandre Yersin en 1896 à Nha Trang. D'autres suivront à Hà Nội, Dalat, Phnom Penh et Vientiane.
- Établissements destinés à la formation des personnels médicaux et paramédicaux et dès 1902, une École de médecine à Hà Nội, qui deviendra en 1923, École de médecine et de pharmacie de plein exercice devant accéder en 1941 au rang de faculté.

En 1930, on comptait :

- Tonkin, 142 Formations Sanitaires (FS), 31 Hôpitaux (Hx) ;
- Annam, 80 FS, 18 Hx ;
- Cochinchine, 241 FS, 6 Hx ;
- Cambodge, 42 FS, 5 Hx ;

- Laos, 37 FS, 6 Hx.

En 1954, un total de 542 Formations Sanitaires dont 86 Hôpitaux et 14 000 lits.

Tous ces équipements n'auraient pas rendu un service optimal sans les ressources humaines et la parfaite osmose entre les praticiens français et leurs meilleurs élèves et collègues vietnamiens (dont plusieurs anciens internes des hôpitaux de Paris).

L'Hôpital de la Marine de Saïgon et le modèle colonial cochinchinois

C'est après la prise de Saïgon, le 17 février 1859, par le Corps expéditionnaire franco-espagnol de l'amiral Rigault de Genouilly qu'est décidée la création d'un hôpital de la Marine sur l'emplacement des anciennes citadelles, connu pour sa salubrité. Une gazette évoque que *bien avant que l'amiral Charner ne soit logé, un hôpital aux vastes salles bien aérées était construit*. Un arrêté du 4 mars 1864 mentionne précisément cette construction provisoire d'un hôpital de la Marine de 500 lits constitué de baraques en bois, sur des fortifications en terre. Il va suivre l'évolution de l'implantation française en Cochinchine et prendre peu à peu la physionomie qu'il conserve aujourd'hui.

Réalisé en 1873-1974, cet hôpital répond à trois critères :

- pavillonnaire pour éviter les contagions,
- surélevé contre l'humidité du sol dans un parc aéré,



- vastes salles et vérandas, climatisation naturelle.

Des dizaines de jeunes médecins de la Marine aux ordres d'un médecin-chef, secondés par des infirmiers militaires et vietnamiens et par des sœurs de St-Paul de Chartres (toujours présentes à l'ancienne clinique St-Paul, dites aujourd'hui, Dien Bien Phu).

En plein cœur de ville dans un grand parc, ces bâtiments constituent un remarquable ensemble architectural. Nés des impératifs sanitaires de la conquête, ils restent gérés par la Marine près de 25 ans.

Mais ce quart de siècle a vu s'installer une organisation moins guerrière en vue de la « paix coloniale ». Le décret du 7 janvier 1890 crée un Corps de Santé des Colonies et des pays de Protectorat à vocation civile. Certains médecins de la Marine optent pour servir dans ce nouveau Corps, indépendant de celui des troupes : clivage mal vécu et rapports tendus entre les médecins militaires d'unités et ces



L'Hôpital Grall à Saïgon 14, rue de la Grandière.

(1) Remercions nos camarades Alain Puidupin et Antoine Bouchard de nous procurer par leurs thèses de 1990 et 1999, les éléments historiques de la première implantation d'une infrastructure hospitalière au cœur de Saïgon que nous suivrons depuis 1862 jusqu'à nos jours.



Hôpital Grall (Saïgon, 1925).

nouveaux médecins hospitaliers « civils pourvus d'un uniforme ». On assistera donc dix ans plus tard, à une refonte sous commandement militaire : le Corps de Santé des Troupes Coloniales dont les médecins seront formés au Pharo à Marseille. Et même si la création de l'Assistance Médicale Indochinoise (AMI) en 1905 tentera de privilégier l'option civile, ce seront presque exclusivement des médecins militaires en position « hors cadres » ou retraités qui accepteront à cette époque de servir en Indochine. Tâche difficile souvent périlleuse, *C'est à ce médecin polyvalent, capable de s'adapter en tous lieux à toutes circonstances*, écrira Claude Chippaux, *que reviendra l'honneur de la majeure partie de l'œuvre médicale accomplie.*

Par décision du ministère des Colonies du 26 janvier 1925, **l'hôpital colonial prend le nom du médecin général Grall.** Ce changement d'appellation de l'hôpital annonce une nouvelle modification de son statut. Formation hospitalière du service général, il dépend désormais du Gouverneur Général et son budget est incorporé à celui de la Cochinchine. Il doit rester propriété de l'État mais est mis à la disposition des autorités locales, sous forme d'un bail emphytéotique de 99 ans, moyennant un loyer d'un franc par an.

Un règlement du 2 août 1912 décrit clairement sa mission : *formation hospitalière du service général, spécialement organisée pour les soins à donner à la population française, il pourvoit au traitement de toutes les catégories de malades, civiles et militaires, fonctionnaires ou particuliers, hommes, femmes, enfants, Français, autochtones ou étrangers.*

Au poste de Directeur du Service de Santé d'Indochine, on doit dire (sans diminuer les titres de ses prédécesseurs ou successeurs) que le MGI Grall a beaucoup marqué l'organisation médicale et scientifique de l'Indochine, toujours visible aujourd'hui.

L'hôpital Grall dans les tourmentes des guerres d'Indépendance

L'hôpital du Corps expéditionnaire français d'Extrême-Orient

L'entre-deux guerres puis la soumission de l'Indochine au régime de Vichy ont assuré une apparente stabilité jusqu'au coup de force japonais du 9 mars 1945. Quand les premières troupes françaises de Leclerc débarquent à Saïgon le 3 octobre, l'hôpital Grall est la seule formation qui a pu conserver son activité malgré l'occupation nipponne et la prise du pouvoir vietminh.

Durant cette terrible année 1945, l'hôpital sera bombardé le 7 avril par les avions alliés, avec de nombreuses victimes, puis sera investi par un détachement viet-minh qui hissera son drapeau sur le toit. Le 8 juillet, tous les médecins militaires hors-cadre quittent leur poste, sauf ceux de Grall. C'est donc sur ce seul hôpital que s'appuieront les premiers éléments santé du Corps expéditionnaire. Le général Leclerc écrira : *Cet hôpital est le seul de toute l'Union indochinoise qui ait été maintenu toujours et intégralement français.* Dès le

début de la guerre, il sera Centre médical n° 1 des FTEO, laissant 30 % de la capacité hospitalière aux soins de la population civile, et restera Centre médical d'évacuation jusqu'en 1956. Cette guerre a coûté côté français 60 000 tués et disparus. Devant cette nouvelle forme de conflit, le Service de Santé a dû élaborer une nouvelle forme de tactique sanitaire qui reste sa doctrine opérationnelle : la prise en compte du blessé depuis la ligne de feu jusqu'à l'infrastructure hospitalière.

Des médecins militaires français à l'hôpital Grall de Saïgon (1954-1976) : seul maintien emblématique de l'œuvre sanitaire de la France au Viêt-Nam

En 1903, le médecin général inspecteur Grall avait organisé une trame sanitaire coloniale de l'Indochine pour préparer l'avenir en formant des autochtones aux professions médicales. En 1954, après les accords de Genève et le retrait des dernières troupes françaises en avril 1956, l'hôpital militaire de Saïgon restera la seule formation médicale française au Viêt-Nam avec un statut civil de « mission culturelle » intervenant aussi dans l'enseignement des activités chirurgicales extra-muros et le soutien bénévole aux lépreux.

Ce statut inédit stipule qu'*avec l'accord du gouvernement de la République du Viêt-Nam, la France assure la gestion et le fonctionnement de l'établissement hospitalier dénommé Grall.* Il doit s'adapter à l'évolution de sa clientèle et vivre de ses propres recettes. Il fonctionne avec du personnel local géré par une commission franco-vietnamienne. Seuls la direction et l'encadrement sont confiés à des personnels du Service de Santé des Armées, détachés auprès du ministère des Affaires Étrangères comme experts de coopération. Les matériels et équipements importés sont exonérés de toute taxe.

Pour la mission d'enseignement, la faculté de médecine confie des cours aux chefs de service de médecine et de chirurgie de Grall. Ils en assurent aussi à l'école d'infirmières Caritas dont le diplôme, reconnu en France, facilitera beaucoup la reconversion de celles qui le détiendront lorsque viendra le temps de leur



L'entrée de l'hôpital Grall en 1895 (cl. Amis du vieux Hué) et aujourd'hui (cl. Dalmazzo).

exode. Mais cette survivance bienfaisante de l'influence française n'était pas toujours du goût des services américains qui la combattaient. En chirurgie, les professeurs agrégés du Pharo sont souvent appelés par leurs collègues vietnamiens à l'hôpital militaire de Cong Ha, à l'hôpital universitaire Chô Ray, à Nguyen Hoc ou à la polyclinique Saint-Paul. Les échanges sont fructueux et constructifs.

Un médecin de Grall se rendait en outre une semaine par mois à la faculté de Hué. L'un d'eux, le docteur Antoine Migeon, témoin en 1968 des massacres de l'offensive du Têt, a rappelé l'afflux des victimes à l'hôpital central et la mort de deux collègues Allemands qui y servaient. L'insécurité pesait partout et on ne peut oublier la mort tragique, en juin 1965, du couple Fourmy (officier d'administration, Pharo 61) dans une explosion terroriste à bord du restaurant flottant Mi Canh ancré sur la rivière de Saïgon. L'hôpital Grall s'est ainsi imposé, tout au long de sa carrière, comme l'hôpital de référence par le dynamisme de ses activités médicales et la portée des travaux qui y furent menés.

La stèle érigée par les médecins et pharmaciens de la Marine et des colonies en hommage à leurs deux anciens, Albert Calmette et Alexandre Yersin, est restée en place et objet de soins et de dévotion dans le parc de l'hôpital. C'est dire le respect des Vietnamiens pour l'œuvre médicale et scientifique de ces « pasteuriens de Grall », auxquels il faut ajouter le nom du MG Paul-Louis Simond (découvreur du rôle vecteur de la puce dans la transmission de la peste), qui a pris en 1897 la direction de l'Institut de microbiologie et de vaccination de la Cochinchine. Et c'était bien dans un pavillon du futur hôpital Grall que le 1^{er} avril 1891 et jusqu'en 1904 Calmette avait installé la première filiale de l'Institut Pasteur en Asie. Une action médicale d'envergure : rage, variole, peste, syphilis... Quant à lui, son nom, associé à celui du vétérinaire Camille Guérin dans la mise au point du BCG, est mondialement connu dans la lutte contre la tuberculose. Plus tard, ce bouillonnement scientifique de Grall se poursuivra, notamment avec les travaux de François Blanc sur l'amibiase, de Jean-Henri Ricossé sur l'hémoculture dans la typhoïde, les publications sur le « poumon du fumeur d'opium »... Sur le plan chirurgical, les équipes de Grall sont restées fidèles à la tradition de soins aux lépreux. C'est là que le



médecin-colonel André Carayon a employé pour la première fois en 1953, la technique toujours actuelle, du double transfert tendineux pour stabiliser le pied tombant par paralysie hansenienne du sciatique poplité externe. Une consultation hebdomadaire de chirurgie de la lèpre fut maintenue par le professeur Courbil à l'hôpital Chô Quan.

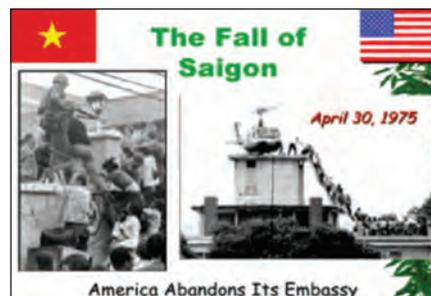
Jusqu'en 1976, Grall a su rester au cœur de la coopération médicale de la France et du Viêt Nam. Cet établissement fut, durant plus de 150 ans, le témoin essentiel de la présence française au Viêt Nam et, quelle que soit la situation politique du pays, ses activités ont toujours été unanimement appréciées.

Pour en cultiver la mémoire, le médecin-colonel Yves Pirame a pris l'initiative de créer, le 5 mai 1990, une *Association des Anciens et Amis de l'Hôpital Grall* (AAAHG) qui siège alors au Pharo.

Elle a pour objectifs majeurs (art. 3) :

- D'encourager toute activité humanitaire, morale et scientifique en vue de perpétuer l'esprit attaché à l'œuvre accomplie par tous ceux et celles qui ont servi à l'hôpital Grall de 1860 à 1975.
- De contribuer, dans le cadre de la francophonie, au maintien et au développement des échanges culturels et techniques, par des activités de recherche, d'évaluation scientifique ou de formation médicale.
- Ont été élus :
 - Président : Dr Yves Pirame (dernier chef des services médicaux de Grall).
 - Vice-présidente : Mme Hoang Thi Thao (ancienne infirmière de Grall).
 - Secrétaire général : Pr Jean Ricossé (chef du laboratoire de Grall 1961-1964) puis Dr Jean Graveline.
 - Adjoint : Dr Alex Chevillard (Bx 54) graphiste du logo.
 - Trésorier : Mr Jean Dubois (préparateur en pharmacie de Grall 1963-1968).

La rétrocession de Grall aux autorités vietnamiennes (juillet 1976)



La période de transition entre l'installation du nouveau pouvoir venu de Hanoï et la réunification des deux Viêt Nam (scindés

depuis plus de 20 ans) a été marquée par une grande confusion... Pour les uns la débandade des hommes et des familles accrochés en grappes humaines aux hélicoptères gagnant la flotte US depuis le toit de l'ambassade des États-Unis, proche de Grall. Pour les autres des mesures coercitives et une grande détresse.

Les hôpitaux de la nouvelle ville de Hô Chi Minh étaient dirigés par des médecins venus de Hanoï mais secondés par des collègues saïgonnais maintenus sur place pour le bon fonctionnement médical. En ce qui concerne Grall, les autorités ont seulement exigé que le drapeau français soit remplacé par celui de la Croix Rouge et que l'hôpital accueille tous leurs malades et blessés. En novembre 1975, il ne restait plus que le médecin-chef, deux assistants et deux étudiants. Nos camarades, Teyssier et Regimbaud ont bien décrit le déchirement du départ car *moralement, la situation de ceux que les souffrances de ce malheureux peuple ne pouvaient qu'attrister devenait chaque jour plus insoutenable*. Le médecin-chef, le MG Fourre, suspect de mauvaises intentions après la découverte d'un revolver à son nom au fond de la cuve à fuel (!), a été « seulement » expulsé *manu militari* en 48 heures... L'hôpital fut réorganisé avec 150 lits : un service de garde et deux services généraux (Médecine et Chirurgie Maternité).

Le docteur Pelloux, assistant de médecine, explique les raisons qui plaident pour le maintien de ces activités minimales : *encore plusieurs milliers de Français à Saïgon, espoir du maintien de cette présence médicale française et souci de ne pas abandonner malades et personnel*. Resté seul, jusqu'en juillet 1976, c'est à lui que revint, avec le consul général, d'amener les couleurs de la France. Après ce transfert officiel, un « pot de l'amitié » leur a été offert, à leur grande surprise, dans une ambiance sympathique. Mais ensemble, ils éprouaient une profonde tristesse. Une page de l'histoire franco-vietnamienne venait de se tourner.

Le personnel vietnamien n'avait pas de statut militaire et aucune protection sociale sur place. Plusieurs infirmières ont pu retrouver en France un accueil digne du service rendu grâce aux appuis de médecins qui s'en souvenaient. L'association fondée par le docteur Pirame (AAAHG) s'est efforcée de soutenir un peu les personnels restés au Viêt Nam dans un grand abandon.

La mutation de l'hôpital Grall en hôpital pédiatrique est alors engagée par une personnalité *incontournable, charismatique, de haute valeur morale et de grande compétence, Madame le Docteur Duong Quynh Hoa*. Elle a fait ses études en France de 1948 à 1954 et ancienne interne des hôpitaux de Paris, elle écrit à un ami : *Nous avons appris de l'Occident le sens critique, le sens de l'analyse*

et de la synthèse, la rigueur dans le diagnostic. Et elle explique *Je ne suis rentrée qu'en 1954 mais cette période a été passionnante car ce fut la période essentiellement nationaliste où la plupart des médecins formés par les Français sont partis en masse vers le maquis*. Puis elle nomme trois des plus remarquables, anciens Ministres, intelligents et courageux, organisateurs décisifs d'un modèle d'infrastructure de santé adapté aux guerres patriotiques : Pham Ngoc Thac, Nguyen Van Huong et Tôn Thất Tung (2). De 1954 à 1976, le docteur Hoa a mené de front des activités politiques au sein de la résistance et un exercice professionnel au grand jour dans son cabinet privé de Saïgon (elle était vice-présidente du Conseil de l'Ordre). *Du côté du maquis, dans des conditions très dures, il fallait continuer à soigner et les combattants et les populations avec un personnel médical très réduit. Ainsi sont nées des facultés de médecine en pleine jungle avec des doyens qui avaient été formés à l'École française. Bien que dans des conditions extrêmement précaires, nous avons pourtant fait face parce que nous avons compris, de par notre manque de moyens, que la prévention et l'éducation pour la santé devaient primer sur le curatif. Ainsi nous nous sommes intéressés à la médecine par les plantes qui étaient pour nous une porte de sortie fantastique*. Cette expérience la conduira à créer, dans des locaux attenants à l'entrée de Grall (où se trouvaient les services de porte et d'urgence au temps des Français), un centre de recherches en pédiatrie sociale, à la pointe des principes modernes de santé communautaires.

Pour l'heure, après le départ des Français, elle arrive du maquis du Sud Viêt Nam, ministre de la Santé, des Affaires Sociales et des Invalides de guerre du Gouvernement Révolutionnaire Provisoire (GRP). Elle se heurte alors à des médecins, sans doute motivés mais insuffisamment formés et à une mesure « politique » considérant que *les directeurs des hôpitaux ont toujours été des révolu-*

tionnaires, les vice-directeurs techniques étant des cadres « nouvellement libérés », terme qualifiant ceux qui n'avaient pas choisi d'aller avec la révolution.

Elle a tissé avec plusieurs membres de l'AAAHG des liens amicaux qui nous permettent de connaître les suites de la remise de l'hôpital Grall aux autorités vietnamiennes : *J'étais ministre de la Santé. Le dossier Grall avait été confié au Dr Tran Cuu Kien*. Le ministre de la Santé a aussitôt transféré l'hôpital au Service de Santé de Hô Chi Minh Ville. En 1976 et 1977, il a fonctionné comme hôpital des cadres supérieurs et moyens, avec 200 lits en service. Madame Hoa précise : *Vers juin 1977 (j'avais démissionné du Ministère) M. Pham Hung, membre du bureau politique du PCV, dirigeant le parti et le gouvernement du Sud Viêt Nam, m'a demandé mon avis concernant la création d'un hôpital pédiatrique. Le choix de l'emplacement se jouait entre l'hôpital Grall et l'hôpital Vi Dân, très moderne, équipé par les Japonais près de Tân Sơn Nhut, luxueux (climatiseurs, télévisions, réfrigérateurs dans chaque chambre, ascenseurs...) mais construit en un seul bloc bétonné sans aucun jardin. Mon choix s'est tout de suite porté sur Grall pour les raisons que vous devinez : c'est un hôpital central facile d'accès, construit d'après le système pavillonnaire, avec un jardin garantissant un environnement agréable aux enfants hospitalisés, avec possibilité d'extension*.

Le futur hôpital pédiatrique a été mis en place dès janvier 1977 et l'arrêt de sa création fut signé le 19 mai 1978. Le Groupe de Recherches Pédiatriques (GRP) dirigé par Mme Hoa, unique au Viêt Nam, a été rattaché à l'hôpital pédiatrique Bênh Viêt Nhi Dong Hai (BV ND2) mais avec une autonomie totale du côté financier et des relations étrangères.

Il faudrait se remettre dans le contexte de 1978, où le régime était encore extrêmement strict, pour mesurer combien les dirigeants avaient pris une décision extraordinaire à



Dr Duong Quynh Hoa.

l'égard du GRP, n'exigeant en fait que ma seule et entière responsabilité. Cette grande liberté de manœuvre a permis à cette structure inédite de s'adapter en constante relation avec des ONG et des instances internationales, devenant en 1980 le Centre de Recherches Pédiatriques (CRP), en 1984, le Centre de Pédiatrie (CP) totalement indépendant de l'hôpital et enfin en 1990 le Centre de Pédiatrie, de Développement et de Santé (CPDS).

Victime des suites des épandages américains d'agent orange/dioxine, comme son mari (mathématicien formé à la Sorbonne), Mme le docteur Duong Quynh Hoa est décédée en 2006 laissant « un témoignage original de sa conception globale, morale, sociale et politique de la santé communautaire et des soins primaires (Thèse André. Bouchard pp. 26-27) ».

Elle était experte de l'OMS et docteur *honoris causa* de l'Université Paris VI. Fin 1989, sur demande du Premier Ministre Pham Hung, elle assista à la première Commission mixte de coopération médicale entre la France et le Viêt Nam. C'est là qu'elle engagea le ministre Bernard Kouchner à *aider l'ex-hôpital Grall, qui pour moi, écrivait-elle, conservait toujours l'empreinte française ! Hélas son franc-parler, pas toujours conforme à la « délicatesse diplomatique » agace certaines autorités mais ne la fera jamais dévier de son combat désintéressé, lucide et fidèle à ses maîtres et à ses amis*.

(2) Thèse d'André Bouchard pp. 22-23.

